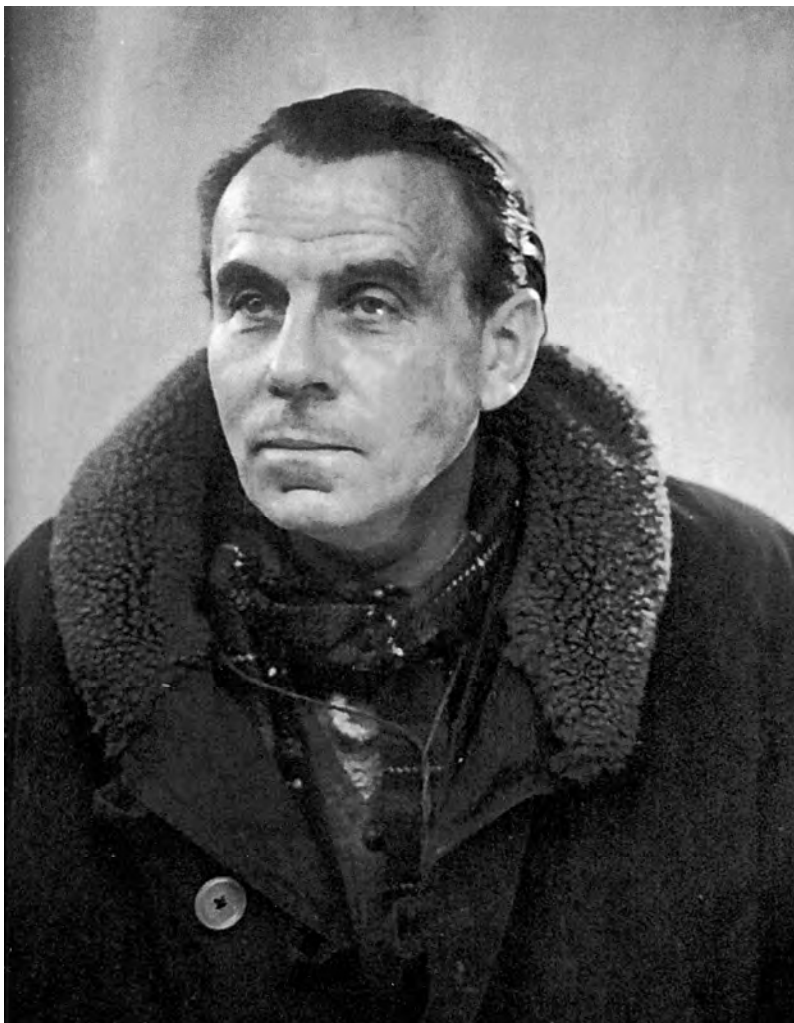


LE BULLETIN CÉLINIEN

Périodique mensuel, 39^e année, n° 427, mars 2020

*« La critique dépècera mon œuvre ? Aucune importance !...
Elle fera le silence ? Encore moins !... »*

Céline



LE BULLETIN CÉLINIEN

M. Laudelout
139, rue Saint-Lambert
B. P. 77
1200 Bruxelles
Belgique

Adresse pour les retours postaux :

B.P. 42004
59011 Lille cedex

Périodique mensuel

Directeur : Marc Laudelout

L'abonnement coûte 58 €.
Vente exclusive par abonnement
comprenant les 11 numéros de
l'année en cours.

France : par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de M. Laudelout.

Belgique : par virement au compte
IBAN : BE11 3850 1628 4848
du Bulletin célinien

Pays hors Europe : 78 €
(envoi par avion).

CPPAP : 0720U86934
ISSN : 0252-1121

Dépôt légal à parution

Imprimerie Copy@Arobase
11, rue des Combattants
1421 Ophain

blog : www.bulletincelinien.com
courriel : bulletinlfc@gmail.com

*Ce numéro est dédié
à la mémoire de
Robert Massin
(1925 – 2020)*

SOMMAIRE

- M. L. : Henri Godard (p. 3)
- Frédéric Vitoux : Hommage à Robert Massin (pp. 4-5)
- L. : Quand l'achat d'exemplaires de *Voyage* suscitait un vif émoi (p. 6)
- Benoît Le Roux : Élisabeth Porquerol (pp. 7-10)
- Thomas Moralès : Alphonse Boudard a son biographe (pp. 11-12)
- Éric Mazet : Céline, Copenhague — *Ce Soir*, Paris. Janvier-juin 1947 (pp. 13-20)
- François Marchetti : Un témoignage inédit sur Thorvald Mikkelsen (pp. 21-23)

[un encart figure entre les pages 12 et 13]

La citation du mois

Il s'installait chez les libraires. Il y restait des demi-journées, lourd, muet, feuilletant des livres, et dans un tel état d'hypnose qu'il ne voyait pas les clients qui le bouscullaient. (...) Le Louis Destouches rennais était sage, sérieux, pondéré, et même studieux, à sa façon. Un vrai voyage au bout de la plus neutre des nuits. Mais les bouquins qu'il feuilletait avec le plus d'application, chez les libraires, c'étaient les classiques latins. Oui, Martial et Pétrone... Il s'approvisionnait de truculences, d'invectives, de gravelures, de toute cette obscénité bonne-enfant qui fait la richesse du talent qu'on lui reconnaît. Et puis, en baguenaudant par ce Rennes où le petit parigot qui restait dans son accent devait se sentir en exil, il retrouvait la rue Vasselour de Noël du Fail, et, à travers Noël du Fail, l'argot des mercantis, des truands et des cagous. Par des jeux morphologiques, il s'appliquait tout bonnement à rejoindre la grande tradition, la franchise bourrue et triviale, forte en gueule, du XVI^e siècle. Est-il devenu autre chose qu'un Eutrapel vitupérant les Juifs à bonnet vert ?

Louis LA MOTTE-MEURDEL
(Bretagne, mars 1939)

Couverture : Céline au Danemark (1951).

II Y A QUATRE ANS, face à Marc-Édouard Nabe ¹ (qui le filma à son insu), Henri Godard fut catégorique : « *Pour moi, maintenant, Céline, c'est fini. (...) J'ai mis un point final.* » Et il est vrai qu'il le délaissa alors pour un volume de la Pléiade sur Malraux, puis pour un essai consacré à l'écrivain italien Erri De Luca. C'est d'ailleurs la première fois que Henri Godard travaillait sur une œuvre non écrite en français. Personne n'ignore la dette que les céliniens ont contractée envers lui. De manière souveraine il a montré, d'une part, que l'œuvre est l'une des très rares à être à la hauteur de l'histoire du XX^e siècle, et, d'autre part, que son auteur est l'un des tout grands créateurs de son temps. La coïncidence veut que Godard ait décroché son diplôme universitaire l'année même où parut *D'un château l'autre* lu avec ferveur. Lecture fondatrice jalonnée bien plus tard d'étapes décisives : l'édition de la trilogie allemande dans la Pléiade (1974, édition suivie de quatre autres volumes) ; la création, avec J.-P. Dauphin (†), des *Cahiers Céline*, puis, avec une poignée de célinistes historiques, de la Société d'Études céliniennes (1976) ; la soutenance de sa thèse de doctorat *Poétique de Céline* (1984) ; la fondation, avec Jean-Paul Louis, de la revue *L'Année Céline* (1990) ; la publication de *Céline scandale* sur l'épineuse question des "pamphlets" (1994) ; sa biographie parue l'année du cinquantenaire de la mort (2011) ; et enfin son livre-bilan sur le sujet, *À travers Céline, la littérature* (2014). En avait-il dès lors définitivement fini avec lui ? Pas vraiment puisque viennent de paraître deux ouvrages largement consacrés à Céline mais qui, pour la plus grande part, sont composés de textes parus antérieurement ici et là. On y a la confirmation que la pierre d'achoppement pour cet humaniste intransigeant demeure les écrits controversés (ô euphémisme !) de Céline. Comment ne pas comparer ce qu'il en dit avec la réaction de mon compatriote Charles Plisnier qui, en 1938, considérait *Bagatelles* comme un livre à la fois « *génial et malfaisant* » ? Sur le strict plan littéraire, Godard estime que « *ces textes représentent globalement, d'un point de vue stylistique, une régression, même si on y retrouve verve et invention lexicale* » et qu'on « *est tellement heurté par la violence des attaques que beaucoup ne se rendent même pas compte que littérairement ces textes sont ennuyeux* ». Le chrétien (de gauche) qu'est Plisnier note qu'il n'y a en effet « *rien de plus lassant que la violence verbale, l'imagination satirique, l'injure et l'invective. Et c'est un fait qu'un pamphlet trop long ne se lit pas jusqu'au bout et perd son efficace.* » Mais il ajoute : « *Que celui-ci, avec ses trois cent soixante-quinze pages massives, se fasse lire, témoigne d'une puissance créatrice exceptionnelle, d'un souffle prodigieux.* » On voit ce qui sépare les deux lettrés sur ce point. Il apparaît évident que l'écrivain de combat que fut Céline ne peut emporter l'adhésion *littéraire* de Godard même s'il sauve, comme d'autres céliniens, quelques "belles pages" de ce corpus. Ainsi citent-ils invariablement la superbe description de Leningrad dans *Bagatelles* ou l'épilogue lyrique des *Beaux draps*. Or le génie célinien est aussi, qu'on l'admette ou non, celui de la polémique. Avec ses outrances et ses dérives irrémédiables.

M. L.

- Henri GODARD : *Céline et cie (Essai sur le roman français de l'entre-deux-guerres)*, Gallimard, 2020, 267 p. & *Une critique de la création et autres essais*, Du Lérot, 2020, 131 p. (diffusés par le BC, 48 €).

1. Nabe n'en est pas à une contradiction près : dans cette vidéo, il presse instamment Henri Godard de réaliser une édition critique des "pamphlets" alors qu'ailleurs il n'exprime pas une grande révérence à son égard.



Robert Massin (à droite) et François Gibault
le 1^{er} juillet 2011 au cimetière de Meudon.
© Le Bulletin célinien

Hommage à Robert Massin

Robert Massin nous a quittés le mois passé à l'âge de 94 ans. Il est connu des céliniens pour avoir fait, en 1947, la première interview de Céline en exil. Sept ans plus tard, il réalise la maquette d'une édition de *Voyage au bout de la nuit* pour le "Club du Meilleur livre" avant de faire celle des romans de Céline dans la collection "Soleil" de Gallimard, puis celle de l'édition collective du "Club de l'Honnête Homme" au début des années 80. C'est enfin lui qui créa le graphisme de la collection de poche "Folio" : fond blanc, image iconique (photo ou illustration) et titre de taille importante. Coïncidence : un mois avant sa mort, Frédéric Vitoux lui rendait hommage dans son dernier livre, *Longtemps j'ai donné raison à Ginger Rogers*, subtile méditation sur la mémoire à partir de souvenirs liés essentiellement à sa jeunesse.

Sa coquetterie lui avait fait garder son seul patronyme, en se débarrassant à jamais de son prénom, Robert, qui n'avait pourtant rien qui pût l'offusquer mais qui, manifestement, l'encombraït...

Massin tout court, et qu'on n'en parle plus, s'était imposé comme l'un des grands graphistes de son époque, il avait imprimé (c'est le cas de le dire !) sa marque, sa respiration, son élégance sur l'édition française. Gallimard, en particulier, lui doit beaucoup pour la singularité, l'identification visuelle de la collection de poche Folio dont il fut le maquettiste.

À l'aube de sa carrière, il avait déjà déployé, avec Pierre Faucheux et quelques autres, tous ses talents, toute sa fantaisie pour créer, inventer, mettre en pages et en forme ces fameux livres-clubs qui ont marqué une époque de la bibliophilie française.

Mais ce qui nous rapprocha, Massin, Nicole et moi, fut l'intérêt que nous portions également à Céline. Jeune homme, en novembre 1947, il avait fait le voyage jusqu'à Copenhague pour rencontrer l'écrivain et l'interviewer pour un périodique assez confidentiel, *La Rue*. Quelques mois plus tôt, en juin, l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* avait été officiellement libéré par les autorités danoises, sous réserve de ne pas quitter le Danemark sans leur consentement.

Ils n'étaient pas légion, dans ces années d'après-guerre bouleversées par la découverte des camps de la mort et de la Solution finale, les intellectuels, les lecteurs attentifs de l'écrivain qui se souvenaient encore de lui et bravaient la chape de plomb, de silence ou de haine qui l'enveloppait, après ses écrits antisémites d'une violence inouïe et qui demeuraient dans toutes les mémoires. Massin avait été de ceux-là. Et il nous parlait de sa rencontre avec l'écrivain exilé, angoissé, à la santé délabrée, contraint à une solitude intellectuelle et sociale sans recours, sans aucune éclaircie à l'horizon, entouré seulement de Lucette la fidèle et de Bébert le chat, qui avait connu lui aussi les années montmartroises d'autrefois et demeurait auprès du couple « d'une fidélité de fauve ».

Frédéric VITOUX

© Frédéric VITOUX, *Longtemps, j'ai donné raison à Ginger Rogers*, Grasset, 2020, 360 p. (22 €)

► L'auteur évoque sa vie à travers des bribes de souvenirs. Elles surgissent parfois à l'écoute d'une musique de Beethoven et à la contemplation d'un tableau de Goya, entre autres. Chaque chapitre est consacré à un souvenir qui ouvre une parenthèse, d'une visite à son père détenu après-guerre à la prison de Clairvaux, à une phrase prononcée par Ginger Rogers dans le film *La fille de la 5^e avenue*. Un beau livre salué par une critique unanime.

Quand l'achat d'exemplaires de *Voyage* suscitait un vif émoi

En janvier 1933, Charles Auffray ¹, député-maire de Clichy, propose à ses collègues du Conseil général de la Seine ² d'acquérir pour les bibliothèques communales du département des exemplaires de ce « *monument littéraire impérissable* » ³. Ce qui n'est pas sans susciter l'indignation du journal culturel *Comœdia* qui titre : « Le "roman de l'abjection" sera-t-il mis dans les Bibliothèques communales ? »

Le Conseil général vient d'être saisi d'une proposition de MM. Auffray et Thévenin, tendant à l'acquisition d'un certain nombre d'exemplaires du *Voyage au bout de la nuit*.

Voici en quels termes M. Auffray, qui joue les critiques littéraires, formula sa proposition :

« Messieurs, l'ouvrage intitulé Le [sic] Voyage au bout de la nuit a pour auteur, sous le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline, le docteur Destouches, médecin du dispensaire de Clichy. C'est une œuvre originale et forte qui marquera une date dans l'histoire de la littérature française. C'est pourquoi, M. Thévenin et moi-même, nous vous présentons le projet de délibération suivant que nous vous demandons de vouloir bien renvoyer à la 5^e Commission :

"Le Conseil général,

Sur la proposition de MM. Auffray et Thévenin,

Délibère :

Il sera acquis un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage Le [sic] Voyage au bout de la nuit par M. Louis-Ferdinand Céline pour être distribués aux bibliothèques communales de banlieue."

Le Conseil Général a renvoyé cette proposition à la 5^e Commission.

Mais MM. Auffray et Thévenin ont-ils bien lu le livre de Céline avant de chercher à le mettre ainsi à la portée de toutes les mains ?

Il semblerait presque qu'ils n'en ont même pas vu la couverture, car le roman a pour titre *Voyage*, et non *Le Voyage*.

Quoi qu'il en soit, c'est une singulière responsabilité que de placer un tel livre dans des bibliothèques communales !

L.

(*Comœdia*, 19 janvier 1933)

1. Sur cette personnalité, voir la notice que lui consacrent les auteurs du *Dictionnaire de la correspondance de L.-F. Céline* (2013). Ironie du destin : le 17 janvier 1940, Charles Auffray prononça, au crématorium du Père-Lachaise, un discours ému en mémoire de celui qui eut des relations conflictuelles avec le docteur Louis Destouches : Grégoire Ichok, médecin-chef du dispensaire de Clichy, qui avait mit fin à ses jours.

2. Ce département a été supprimé en 1968 pour donner naissance à trois nouveaux départements (en plus de Paris) : les Hauts-de-Seine, la Seine-Saint-Denis et le Val-de-Marne.

3. Appréciation de Charles Auffray rapportée par l'hebdomadaire *L'Œil de Paris* le 28 janvier 1933.

Élisabeth Porquerol

(1905 – 2008)

Élisabeth Porquerol est vénérée par certains céliniens, pour avoir été, avec Lucienne Crespín et Jeanne Alexandre (née Halbwachs), l'une des premières femmes à exprimer dans la presse son enthousiasme pour *Voyage au bout de la nuit* (elle signait alors Lucie Porquerol).

Elles ne furent pas nombreuses : au jury Renaudot, Odette Pannetier avait voté contre *Voyage...* que Simone Weil, la philosophe, n'a jamais lu, quoique proche de Jeanne Alexandre (Edith Wharton eut la curiosité de le faire, elle) ¹. Les articles de Madeleine Israël et de Magdeleine Paz furent favorables au premier roman de Céline, mais avec des réserves. Tandis que « Lucie Porquerol » écrivit : « *Destouches a fait, à lui tout seul, la révolution littéraire qu'on désirait sourdement* » ².

DE LUCIE À ÉLISABETH

Elle était née Élisabeth Pourcherol, à Nîmes le 24 avril 1905, dans une famille bourgeoise, comme Jeanne Carayon, condisciple de sa sœur au Lycée de Jeunes filles. Après un baccalauréat latin-grec et quelques études d'archéologie, elle est montée à 23 ans à Paris pour faire carrière dans la presse. Elle a donc commencé dès avant 1930 un rude apprentissage de pigiste qu'elle a toujours évoqué sans regret ni plainte, notamment dans *Solitudes viriles* (1942), le roman grâce auquel elle entra chez un grand éditeur, Albin Michel (jusque-là, elle avait dû se contenter de publier à compte d'auteur *Nephtali sera canonisé* et *À toi pour la vie*). Albin Michel édite aussi en 1945 son roman sur l'exode de 1940, *Le Moment d'Avrancourt*, et ses deux pièces de théâtre, *Jason* et *Argos*,

où elle renouvelle les figures de Médée et de Pénélope, à la manière (un peu trop) de Giraudoux et d'Anouilh. À cause de ces deux pièces, on parle parfois aujourd'hui du « féminisme » d'Élisabeth Porquerol, ce qui lui déplairait fortement, – en 1959, elle félicite la romancière Hélène Bessette d'avoir évité ce travers dans son roman *La Tour* : « *Plus (...) de revendications rancunières, de hantise de l'inégalité (...) : en aurait-on fini avec la littérature de grand-maman ?* » (*Nouvelle N.R.F.*, n° 79, p. 140).

Parmi ses premiers reportages importants, il y eut le récit d'un voyage à pied en Andorre, dans *Notre temps*, la revue pacifiste et « européenne » de Jean Luchaire, un autre sur le vol à l'étalage. Elle n'a pas froid aux yeux. Quand donc est-elle allée en Algérie française pour un reportage sur la Légion étrangère ? Peut-être en 1930 pour le Centenaire ? Elle tirera deux romans de cette expérience « coloniale », *Le Fourbi arabe* (Albin Michel, 1946), et, signé Victor-Marie Bonnardel, *Sur les pistes du sultan bleu* (Gauthier-Languereau, 1952) dans cette collection *Jean-François* qui a charmé mon enfance alors que je n'ai jamais pu aller jusqu'au bout d'un *Signe de piste...*

Elle a collaboré au *Journal de la femme*, à *L'Image*, à *L'Intransigeant*, au *Crapouillot* de Galtier-Boissière, ...puis au *Comœdia* de René Delange, comme

Marcel Arland et Louis Guilloux, à *Lectures 40* « nouvelle formule », comme Léon-Paul Fargue et René Barjavel. Elle est très présente du n° 1 (15 juin 1941) au n° 11 et dernier (15 novembre 1941) de cette « nouvelle formule » bimensuelle, bien illustrée, co-éditée par Denoël et financée par L'Oréal. Le texte de Céline sur « la Médecine chez Ford » est réédité dans les numéros 4 et 5 (celui-ci contient aussi une critique des *Beaux draps*). Élisabeth Porquerol finit par tenir la chronique de cinéma (outre la musique et les beaux-arts). C'est dans le numéro du 1^{er} juillet qu'on la voit reprendre son prénom d'Élisabeth... et peut-être se cache-t-elle parfois sous le pseudonyme de Jean Roland pour la critique des livres, si c'est un pseudonyme collectif. Dans le numéro du 1^{er} novembre 1941, René Barjavel, intronisé éditorialiste, défend la liberté des critiques contre les « pontifes », Jean Marais, Marcel Pagnol, Paul Morand : « [Celui-ci] nous retourne le dernier numéro et nous prie, par lettre, de ne plus lui continuer le service de cette impertinente publication dans laquelle M. Jean Roland s'est permis de mettre en doute ses qualités de romancier »³. Porquerol était bien capable de ce coup de patte...

LA ROMANCIÈRE

Dès avant 1939, elle s'était fait un nom : outre Céline, elle a interrogé Cendrars, Jules Romains ; Marie Laurencin a peint son portrait... Mais c'est en 1953 qu'elle est vraiment reconnue comme romancière par les milieux intellectuels parisiens : Jérôme Lindon accepte de publier aux éditions de Minuit *La Ville épargnée*, fable qui peut rappeler la France occupée puis libérée. « – J'avais été frappée par la sottise des questions posée au procès de Pétain », a-t-elle dit, selon Jean-Kely Paulhan⁴.

Ses deux romans suivants, qui seront

les derniers, paraissent chez Grasset, *Les Voix* en 1965 et *Clés en main* en 1967. Tous deux créent « une atmosphère de mystère policier » (J.-K. Paulhan), mais pour deux intrigues fort différentes. *Les Voix* (son roman auquel elle tenait le plus, avec *La Ville épargnée*) est un récit rural (peut-être inspiré de son expérience de la campagne normande en 1944), auquel André Dhôtel, fidèle ami, consacra un bel article dans *La Nouvelle N.R.F.* Dans *Clés en main*, elle explore plus directement ses fantasmes, pour aboutir à cette conclusion : « Elle [Marguerite, l'héroïne] se voit quelqu'un, ni homme ni femme, elle (...) ; le sexe, c'est à part vous, une possibilité, comme de manger ou de dormir, mais pas soi, soi c'est autre chose ». Déjà, dans son roman de 1942, elle plaçait pour « la tendresse », « la pureté des caresses » : « Les bêtes, elles, savent faire l'amitié sans sexe ».

Ses archives déposées à l'IMEC en 1996 révèlent qu'elle écrivait des textes pour Suzy Solidor, et contiennent des photographies de Colette de Jouvenel (fille de la grande Colette). On ne s'étonnera donc pas qu'elle ait écrit un article sur « le sens du saphisme » pour *Le Crapouillot* en 1950. Comme George Sand, elle fumait la pipe et portait le pantalon. Ses romans, du premier au dernier, traduisent une certaine fascination pour le monde masculin jusque dans ses aspects les plus extérieurs (gestes, conversations...).

AUX CÔTÉS DE MERMOUD ET DE PAULHAN

On ne vit pas de ses romans, à moins d'être Simenon ou Marc Lévy, et Porquerol travailla dur, de 1956 à 1977, comme salariée de la Guilde du Livre fondée à Lausanne, en 1936, par Albert Mermoud, sous l'égide de Ramuz. À Paris (et parfois à Lausanne), elle

rédigeait une partie de la correspondance, participait au choix des romans publiés pour un vaste public francophone, dont un volume de Céline, *D'un château l'autre*, en 1972, et, tardivement, un de ses romans à elle, *Les Voix*, en 1975 ; elle multipliait les préfaces et notices, assurait les notes critiques, sous son nom ou de multiples pseudonymes (en majorité masculins), dans le *Bulletin de la Guilde*.

Elle a donné aussi à partir de 1956 des notes de lectures et de brèves chroniques à *La Nouvelle N.R.F.* L'une des premières notes est sévère pour *Boulevard*, le roman de Robert Sabatier : « La comédie humaine est jouée dur sur le palier misérable du sixième. La distribution est au complet : le raté lâche, (...) le pédéraste stéréotypé, l'ouvrier parisien étouffant d'ambitions bourgeoises, le mystérieux clochard, le juif rêveur et bon, la virile p..., tout ». La vérité oblige à dire qu'à part le juif et le pédéraste, on trouvait à peu près les mêmes clichés, ou les clichés inverses (la douce et pure prostituée), dans *Solitudes viriles*. Ses dernières chroniques parurent en janvier 1969 (sur les graffitis), puis en mai (« Le Nîmois, ou l'attraction de l'ennemi ») en hommage posthume à Jean Paulhan, décédé en octobre 1968. Elle était devenue une habituée de son bureau de la N.R.F., où elle fréquentait Herbart et Dominique Aury. Elle habitait à moins de cent mètres du domicile de Paulhan rue des Arènes ; il lui arrivait de promener ses petits-enfants.



C'est à *La Nouvelle N.R.F.*, dans le numéro de septembre 1961, qu'elle a raconté la visite de Céline chez elle, à partir de ses notes de février 1933. Personnage d'une beauté qui l'impressionne, mais « vraiment tuant », « gesticulant », jouant au « sorcier » pendant trois heures et demie, – « jeu

continuel » qui cache selon elle une timidité profonde : « *Je doute de le revoir, je fuis généralement ceux qui me sont proches* ». Elle a dit plus tard, selon Jean-Kely Paulhan, que son obsession antisémite l'avait fait « *dérailler* », lui qui conseillait en 1933 d'aller à Vienne fréquenter « *les Juifs intellectuels, les médecins, surtout les femmes médecins* ».

Élisabeth aimait rire et faire rire. Elle a d'ailleurs collaboré aux hebdomadaires *Le Rire* et *Le Sourire*. Jean-Kely Paulhan mentionne, dans *Europe*, un cahier entier où elle parodie des rédactions d'école primaire. Et il raconte qu'« un de ses succès en société était la récitation du poème *Cher petit oreiller* de Marceline Desbordes-Valmore » : « *Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère / Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir/ (...) O destinée amère / Maman, douce maman, cela me fait gémir* ». Qu'il soit remercié d'avoir sorti un peu de l'ombre, et animé, cette silhouette discrète de la vie littéraire du siècle passé.

Benoît LE ROUX

1. Voir sa lettre du 14 août 1935 à Bernard Berenson, où elle place « Faulkner et Céline » au-dessus de Moravia, simple suiveur.
2. Tous ces articles figurent dans les *70 critiques* recueillies par André Derval (IMEC éd., 1993), sauf celui de Jeanne Alexandre, que nous avons donné dans le *Bulletin célinien*, n° 335, novembre 2011. Lucienne Crespín, dont l'article parut dans *La Dépêche algérienne* (30 décembre 1932), mériterait d'être mieux connue : libraire à Alger (domiciliée à El Biar), elle épousa en 1920 Victor Barrucand (1864-1934), dont elle avait eu un fils en 1919. Barrucand, journaliste né à Poitiers, ami de Félix Fénéon et membre de la Ligue des Droits de l'Homme, avait milité contre Drumont à Alger, puis pour les droits des indigènes.
3. Les sommaires et divers extraits de *Lectures 40* « nouvelle formule » figurent sur l'excellent blog

Robert Denoël, éditeur d'Henri Thyssens. Celui-ci a noté que le 15 octobre 1944 Robert Denoël, qui vit alors dans une semi-clandestinité, « a rendez-vous avec Élisabeth Porquerol chez les Bruyneel, 5 rue Pigalle ». L'adresse de Gustave Bruyneel, père du comédien Albert Morys (1915-1989) à qui Denoël a cédé ses parts, est désormais le siège social de la maison d'édition ; l'éditeur prend là ses repas de midi ; il cherche des soutiens auprès de grands écrivains de sa maison bien en cour auprès des nouvelles autorités (notamment Aragon et Elsa Triolet) ; il est possible qu'il ait pensé à Élisabeth Porquerol comme *go-between*.

4. Dans *Le Banquet*, revue du CERAP. Nous devons une bonne part de nos informations, notamment sur l'œuvre romanesque, à un autre article de J.-K. Paulhan : « Se souvenir d'Élisabeth Porquerol », dans la revue *Europe* (septembre-octobre 2019, pages 265-276).



► *Le Bulletin célinien* a publié trois articles d'Élisabeth Porquerol sur Céline : celui qu'elle écrivit en février 1933 dans le *Crapouillot* sur « Voyage au bout de la nuit » (BC, n° 303, déc. 2008) ; celui qu'elle signa le 1^{er} septembre 1961, sous le titre « Céline il y a 30 ans », dans *La Nouvelle Revue Française* lors du décès de l'écrivain (et qui sont en fait des notes prises lors d'une visite de Céline à É. Porquerol le 16 février 1933 (BC, n° 303, *op. cit*) et enfin « Un moraliste indigné » (repris de *La Guilde* [Lausanne] à l'occasion de la réédition de *D'un château l'autre* par La Guilde du livre (BC n° 208, avril 2000). Ci-dessous : photo d'Élisabeth Porquerol en 1931.



Le souvenir de Michel Perrin

Son fils, Remi, est connu des céliniens pour avoir eu l'excellente initiative, il y a une vingtaine d'années, de rééditer sous la forme d'un disque compact des archives sonores alors difficilement accessibles. Sous le titre *Louis-Ferdinand Céline parle*, ce disque, aujourd'hui épuisé, regroupe notamment les entretiens avec le journaliste suisse Louis-Albert Zbinden (1957) et l'universitaire belge Marc Hanrez (1959). À la même époque, Remi réédita le livre que son père consacra à Arletty en 1952. Sept ans après la Libération et ses remous, la comédienne accepta de revenir, en toute franchise et en toute liberté, sur sa vie et sa carrière. Et elle choisit pour cela Michel Perrin (1918-1994), journaliste de talent qui devint un ami fidèle. Mais celui-ci ne fut pas que journaliste : dramaturge (boulevardier) à succès, auteur de pastiches littéraires réussis, fervent amateur de jazz (mais hostile au renouveau *bebop* des années 40-50), Michel Perrin eut également le bonheur de tisser des liens d'amitié avec de grandes figures de la littérature et du journalisme, tels Cendrars, Vialatte, Reverdy, Charensol ou Galtier-Boissière. Dans ce livre sensible, son fils évoque sa vie en ne dissimulant ni son affection ni son admiration. À travers cet ouvrage, qui se lit d'une traite, c'est toute une époque littéraire qui renaît sous la plume d'un homme, devenu père à son tour. Il nous donne là le plus bel exemple d'attachement filial. Joliment édité, enrichi d'une substantielle iconographie, cet ouvrage constitue un hommage perpétuant le souvenir d'un auteur injustement oublié.

M. L.

• Remi PERRIN, *Michel Perrin, gentilhomme des lettres*, Via Romana, 2019, 128 p. (18 €)



Alphonse Boudard a son biographe

Selon Dominique Chabrol, le biographe d'Alphonse Boudard, celui-ci n'a pas rencontré Céline à Meudon deux fois, comme l'attestent les spécialistes, mais bien trois : une première fois seul en 1956 (comme patient), puis à nouveau, l'été de cette même année en compagnie d'Albert Paraz et de Paul Chambrillon, et une troisième fois, seul, durant l'été 1957. En lisant cette biographie, vous en saurez bien davantage. En attendant, Thomas Moralès nous explique en quoi cette première biographie est très éclairante sur un personnage qu'on a souvent considéré bien à tort comme un sous-Céline.

Vous lui donniez un morceau de charbon, il en taillait un diamant. De la misère sociale et physique, il ne faisait pas seulement son nid et son sel, il y puisait un élan tragi-comique ahurissant et ces forces de l'esprit vantées naguère par un ex-président florentin. Chez Boudard, il y avait cette langue passée au chalumeau du voyou, ce plaisir jouissif de la vanne à l'uppercut, cette fluidité bistrotière que recherchent tant d'auteurs avinés. Ça coule comme l'eau vive. La bonne cadence, les mots qui s'enfilent, le ton juste relevé comme il faut, l'érotisme glandilleux, la grande Histoire. La phrase taquine retient les larmes, les personnages picaresques se déboutonnent, les minables prennent la lumière, la fesse n'est pas honteuse, elle vibre sous la pogne, on a l'impression d'être devant une tapisserie du Moyen Âge. Jamais vulgaire, toujours pénétrant. L'argot n'était qu'un prétexte, une pudeur pour avancer masqué, ne pas trop secouer son lecteur des faubourgs, ne pas l'ensevelir sous l'érudition.

Ne vous y trompez pas, Boudard (1925-2000) demeure un écrivain majeur du XX^e siècle par son imagerie personnelle et la clairvoyance de son regard sur les

événements. La mouise était son vivier. Et cette prose joufflue, ce rythme mitraillant qui se bonifie avec les ans, une narration biodynamique où l'aigreur des galères ne tourne pas au vinaigre. Une prouesse esthétique. Un anti-Céline pour ce celinien convaincu qui ne se gausse pas dans la fange, dont le terreau pourtant si âpre, dégueulasse même et injuste si souvent ne sombre pas dans la misanthropie créatrice. Les intellectuels l'ont toujours débecté. Boudard, au final, aime les traîne-lattes. Les loquedus auront sa préférence dans l'adversité. Cette qualité supérieure d'avant-guerre se lit au goulot. Un jus provenant de la même vigne. Et cependant au goût toujours nouveau, une fraîcheur qui sort du mitard ou de l'hosto. Cette invention littéraire là n'a pas trouvé d'équivalent depuis. Prenez n'importe quel roman d'Alphonse, n'importe quelle page des *Combattants du petit bonheur*, de *La Cerise*, de *Bleubite* ou de *Mourir d'enfance*, et votre œil brillera par cette émotion non trafiquée de l'instant.

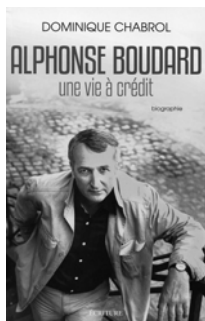
Plusieurs journalistes ont déjà abordé la carrière d'Alphonse, mais personne n'avait jusqu'ici écrit une biographie complète, solide, bien renseignée et si

plaisante par sa richesse documentaire. On doit cette somme de travail à Dominique Chabrol, déjà auteur des biographies de Desproges, Jean Poirot et Audiard. Une gageure pour raconter une vie pleine de trous et la propension d'Alphonse à semer des fausses pistes. Il aura transposé sa vie comme personne : *« Lui emboîter le pas, c'est fuir avec lui sur les routes de l'exode, revivre les combats de la Libération, avant le basculement dans la délinquance, la prison jamais très loin et la maladie qui a failli le détruire. C'est replonger dans la vie d'un homme qui [...] a payé très cher son goût de la liberté »*.

L'animal n'est pas facile à saisir. Il a ses zones d'ombre. Chabrol les décortique avec patience et bienveillance. Chabrol a tout de suite été séduit par le bonhomme, son œuvre et cette volonté insensée. Boudard, c'est un enfant naturel du XIII^e, élevé à la campagne qui a tenté d'échapper à son destin. Souvent, celui-ci l'a rattrapé, même happé. Chabrol passe au tamis toutes les étapes : les barricades, les décorations de guerre, les coups foireux, une mère visiteuse éphémère, Gisèle son mur porteur, le souffle court, les années d'enfermement, la hargne de devenir écrivain. Bref, un vrai bonheur.

Thomas MORALÈS

- Dominique CHABROL, *Alphonse Boudard, une vie à crédit*, Éd/ Écriture, 2020, 464 p., ill. (24 €)
© Service littéraire, février 2020.



Vingt ans déjà...

Alphonse Boudard est décédé en février 2000, il y a exactement vingt ans...

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Nice durant l'été 1998, avec Pierre Monnier, Michel Mouis et Arina Istratova. Nous avons déjeuné ensemble et, comme on s'en doute, Céline tint une grande place dans notre conversation. Nous avons également parlé de sa pièce de théâtre qu'une troupe d'amateurs donnait alors à Paris. Très gentiment, il m'avait remis une invitation pour aller la voir. En mars 1991, il avait participé à notre "Journée Céline", en compagnie de ses amis Paul Chambrillon et Pierre Monnier, ainsi que Serge Perrault et Jean Bastier qui avait donné la primeur de ses recherches sur "Céline cuirassier". Il avait écouté la conférence avec beaucoup d'attention. Au cours d'une table ronde les réunissant tous, il avait, avec la verve qu'on lui connaît, évoqué quelques souvenirs, notamment sa visite à Meudon en compagnie d'Albert Paraz. Jamais il ne fit mystère de l'influence déterminante que Céline eut sur son œuvre. Sa *Méthode à Mimile*, pastiche d'une méthode pour enseigner une langue étrangère – dans ce cas-ci l'argot, dont il était orfèvre – constitue un instrument précieux. Et pas que pour les céliniens. Lors de l'édition de la trilogie allemande dans La Pléiade, Henri Godard avait reconnu sa dette, et fit appel à lui pour l'aider à caractériser le niveau linguistique et le sens d'un certain nombre de mots. Juste reconnaissance des mérites de l'écrivain qui se déclarait « *bilingue français-argot* ». S'il avait retenu la grande leçon célinienne, Boudard avait su se démarquer de son modèle, et créer une œuvre originale, à la fois faite de romans, de chroniques, d'enquêtes historiques et de souvenirs, dont le splendide *Mourir d'enfance* écrit sur sa mère. Il a inventé son propre langage, très savoureux, « où les gauloiseries, les truculences et l'argot des voyous rencontrent la petite musique des nostalgies », comme l'a justement relevé l'un de ses confrères.

M. L.



Céline, Copenhague – *Ce Soir*, Paris

janvier – juin 1947

Encadrer dans une chronologie rigoureuse la vie de Céline et les événements de son temps, révélés par des journaux comme le quotidien communiste *Ce Soir* dirigé par Aragon, nous a souvent aidé à comprendre certaines réactions de Céline, objectives ou fanatiques, dans sa correspondance ou dans ses œuvres. L'année 1947 marque un tournant, Céline passant du désespoir dans sa prison ou son infirmerie, à l'espoir, après sa libération, d'être soutenu par quelques personnalités influentes.

JANVIER 1947

Le 5 janvier, Céline écrit à Mikkelsen sur Jules Romains : « (...) *l'homme est un écrivain laborieux, de labeur parfaitement honorable, mais sans une once d'inspiration, de la lignée balzacienne – l'un encore de ces paranoïaques qui entendent refaire la Comédie humaine ! Une dizaine ainsi par génération – la formule fatiguée par excellence. Chez Jules Romains le Balzac tourne au Baedeker – même pesanteur, même minutie, même insupportable pédantisme* ». (Lettres, 47-1).

Le 7, Charbonnières écrit à Léon Blum, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères : « Le Gouvernement danois se serait adressé aux Gouvernements anglais, belge, hollandais et norvégien en leur demandant ce qu'ils feraient en pareil cas. À La Haye et Oslo on aurait répondu que l'on accorderait pas l'extradition. La réponse de Londres aurait été "à côté de la question" et rien ne serait encore parvenu de Bruxelles ». Il ajoute : « En fait j'ai déjà, au cours des innombrables démarches que j'ai effectuées dans ce but, été beaucoup plus loin dans mes pressions sur les autorités que ne me le permettaient les éléments d'inculpation dont je disposais ». Il demande par

ailleurs à Blum le soin de décider si une campagne de presse française conviendrait ou pas.

Le même jour, à l'initiative de Jo Varenne, et du professeur Hartvig Frisch, ami de Mikkelsen, Julian Cornell, avocat à New York, traduit en anglais le mémoire en défense, le fait imprimer, et le diffuse en lançant une pétition en faveur de Céline. Il est aidé par Milton Hindus, professeur à l'université de Chicago. Signataires : Henry Miller, Edgar Varèse, Robert A. Parker, James Laughlin...

Le 13, lettre du D^r Jacquot à Céline : « *J'irai voir Lucien Descaves lorsque je serai en possession du document annoncé. Vous devez savoir que l'entrevue avec Bignou n'a pas été un échec, il est bien disposé à votre égard, il est prêt à vous aider matériellement, mais très méfiant, pusillanime. (...) prétend que la plupart des personnalités qu'il connaît aux U.S.A. sont plus ou moins enjuivées. Il lui serait plus facile d'intervenir auprès de personnalités britanniques. Votre tante G.[Guillou, ndlr] certes a la frousse mais elle garde une tendresse pour L. F. (...) Elle m'a dit que les malades de Bezons étaient disposés à un moment donné à faire une pétition en sa faveur. Rien à espérer de son mari qui n'avalera jamais ces paroles de L. F. : "La famille, c'est le monde où l'on s'emmerde..."* » (...) Sur

l'attitude courageuse de Le Vigan à son égard lors de son procès quand le président voulait charger Céline. (G III, 44) et sur l'attitude de Céline à Sigmaringen (G III, 49). *Je ne pense pas aller à Nice avant février. (...) Je ne manquerai pas de rendre visite à vos parents ainsi qu'à F.J. G. [Florence Jay Gould, ndlr] (qui n'a pas répondu à ma lettre). »*

Le 14, Jean Ajalbert, qui avait voté pour Voyage au Goncourt, meurt d'épuisement à Cahors, peu avant sa comparution en Cour de Justice, après trois ans de prison. (Voir BC n° 381, janvier 2016).

Le lendemain, Céline convoque Karen et Lucette au sujet de l'or "dépensé". Ella Johansen, qui est restée à la porte, devient "la Thénardière".

Le 17 : « Vincent Auriol, député socialiste, est élu président de la IV^e République ». Ministère Ramadier. Garde des Sceaux : André Marie (Radical). Affaires étrangères : Georges Bidault.

Le 21 : « Sanglé dans un uniforme de colonel, défendu par M^e Garçon, René Hardy qui livra à la Gestapo Jean Moulin, premier président du C.N.R., plaide non coupable ». Sera acquitté le 26 janvier.

Le même jour : Céline écrit à Mikkelsen (Lettres, 46-3) lui faisant suivre la lettre du D^r Jacquot sur le procès de Le Vigan, où l'acteur a disculpé Céline... « *Voici une lettre du D^r Jacquot qui me paraît bien intéressante. Je vous en ai transcrit les principaux passages. Ceux qui concernent le procès du malheureux Le Vigan sont difficilement contestables je pense... ».*

Le 22, Céline écrit à Marie Canavaggia (Lettres, 47-4) : a reçu le dictionnaire d'argot de Chautard et *Mea Culpa* : « *Votre Mea Culpa m'a sauvé la vie.* ». Lui demande de lui envoyer les traductions anglaises de *Voyage* et de *Mort à crédit*.

Le 24, le Danemark a un nouveau roi : Fréderik IX (1947-1972). Premier ministre : Hans Hedtoft (1947-1950).

Le même jour, Céline quitte la *Sundby Hospital* et retourne à l'infirmerie de la *Vestre Fængsel*, et non en cellule. Il y restera un mois, jusqu'à sa libération, le 25 février.



FÉVRIER 1947

Le 1^{er} février, en première page de *Ce Soir*, avec photo : « Ralph Soupault, dessinateur de *Je suis Partout*, et lieutenant de Doriot, répond aujourd'hui de son "œuvre" de 4 années... Raphaël Soupault, alias Ralph Soupault, comparaît cet après-midi devant la 13^e section de la Cour de Justice présidée par M. Pagenel, sous l'accusation de trahison. Il se targue lui-même d'avoir "jeté les bases", au cours de l'automne 1940, du journal de Doriot, *Le Cri du Peuple*. Tous les deux jours, cette feuille éclore sous la botte allemande, s'orna d'un dessin de Ralph Soupault, caricature grotesque et venimeuse. L'odieux *Je Suis Partout* avait également toutes les faveurs du caricaturiste, qui appartenait au conseil de direction. Mais toute la presse parisienne de l'époque reçut son contingent de dessins : *Le Petit Parisien*, *L'Appel*, *L'Émancipation Nationale*, *Notre Combat*, etc... Les têtes de turcs étaient les juifs, frères de ceux de Drancy ; les communistes, frères de ceux de Châteaubriant...

– « *"Je pouvais assurer mon existence d'une manière beaucoup plus large et sans risques en illustrant des ouvrages littéraires"*, reconnaît aujourd'hui Ralph Soupault, *"mais je considérais, au contraire comme mon devoir, de servir mes idées au moyen de dessins politiques"*. (...) Soupault fut un des militants les plus actifs du P.P.F., l'animateur de la 18^e section de Paris. (...)

Comme un gangster, le 14 juillet 1944, entouré d'une foule menaçante dans le quartier des Halles, il protégea sa fuite en tirant des coups de revolver... Au mois d'août, Soupault fut chargé personnellement par le "Chef" d'assurer l'évacuation vers l'Est des collaborateurs de la presse et de la radio se trouvant à Paris. Après de multiples péripéties – entre autres une promenade en wagon cellulaire de Nancy à Baden-Baden – la caravane s'installa le 9 septembre à Neustadt et dans les environs. Jean-Hérolf Paquis, P.-A. Cousteau furent logés dans une maison de fous... Soupault était en quelque sorte le führer de la bande dont il était responsable vis à vis du "Chef". Après la mort de ce dernier, survenue le 22 février 1945, il prit la tête d'une petite troupe de journalistes français qui partirent chercher un dernier refuge en Italie. Dans la nuit du 11 au 12 août, il fut arrêté dans un hôtel de Murano et déféré à la justice française devant laquelle, aujourd'hui, il répond de ses crimes. »

Le 4, *Ce Soir* publie : « Copenhague isolé par les glaces. La glace obstrue entièrement le grand Belt et rend la navigation impossible. Copenhague se trouve privée de ses communications ferroviaires, le trafic par ferry-boat étant suspendu. »

Le 6 février : « Le "collabo" Georges Oltramare, le traître du *Pilori* et de *Radio-Paris*, a été arrêté hier soir à Berne. Il avait passé ces derniers mois à l'asile de fous d'Attaiens, près de Fribourg. »

Le 8, page 1 : « Les groupements de résistance de Cannes viennent d'informer les directeurs de théâtres, casinos et autres établissements qu'ils s'opposeront par tous les moyens à ce que Cortot puisse jouer sur la Riviera. »

Le 14, lettre de 6 pages de Céline à Maurice Nadeau : « (...) voilà du véritable

délire ! / moi agent SD ! / Moi traître ! Moi vendu ! moi bourreau des juifs / etc.. Je suis las à crever de réfuter mot par mot / virgule par virgule, en prison hors prison toutes ces / fables abjectes, toutes ses calomnies si idiotes. / Ces gens sont certes assurés d'une très grave haine, / (devenues leur métier d'ailleurs) une haine alimentaire, / (qu'ils fouettent, éperonnent [tous les] chaque matin pour l'exploiter) mais [ils] ce / sont surtout de très fiers imbéciles. (...) » (Catalogue exposition de livres rares).

Le 25 février: libération de Céline. Il quitte *Vestre Fængsel* et est conduit sous escorte au *Rigshospital*, hôpital civil. Entière liberté de mouvement et de visites dans l'enceinte de l'établissement.



MARS 1947

En mars, Charbonnières est nommé délégué consultant au Conseil des ministres des Affaires étrangères à Moscou.

Le 1^{er} mars, première lettre de Céline à Milton Hindus (*Lettres*, 47-8).

Le 7, Bébert opéré d'un cancer du sein. Céline le garde près de lui au *Rigshospital*, durant plusieurs semaines, à l'insu du personnel, avant que Lucette puisse le reprendre Kronprinsessegade.

Le 10, Céline écrit une lettre à Antonio Zuloaga (*Lettres*, 47-13) après une première lettre perdue.

Le 15, Céline écrit au docteur Tuset de Quimper (*Année Céline 2009*).

Le lendemain, lettre à Jules Almansor (*Année Céline 2003 + Année Céline 2018*).

Le 18, Céline écrit à Marie Canavaggia : a envoyé ses "Réponses aux accusations" à Étienne Bignou, Suzanne

Chennevier, Lucien Descaves, Georges Duhamel, François Mauriac, Gabrielle Pirazzoli, Gustave Roussy, Alexis Zousman. Dans ses "Réponses", il cite comme témoins les docteurs Bécart, Gentil, Lecourt, Valmy, Tuset et Jacquot.

Le même jour, *Ce Soir* publie : « J.-R. Bloch est mort. » Grand article d'Aragon : « (...) On apprenait l'armée dissoute, les soldats chassés et traqués, et un soir Toulon, nos navires... C'est ce soir-là que, dans la maison des neiges, entra par la boîte magique où fleurit le trèfle vert, une voix lointaine, une voix connue, Jean-Richard Bloch, de Moscou, nous parlait. (...) »

Le 26, *Ce Soir* publie : « Chautemps est jugé par contumace. En lever de rideau, procès Guérard contre lequel la peine de mort est requise. » Article de Géo London.

Le 27, rebondissement de l'affaire du « dénonciateur René Hardy »

Le lendemain, *Ce Soir* publie : « Joinovici était en Suisse en relation avec les chasseurs d'or qui travaillaient pour le "Grand Reich" ».



AVRIL 1947

Le 4 avril, *Ce Soir* publie : « De Brinon, Rebatet, Cousteau, Algarron, fusillés entre Pâques ... et la Trinité. »

Le 6, le journal révèle : « Artiste raté et admirateur des nazis, le dénonciateur de Harry Baur est arrêté. Édouard Bouchez était un familier du grand artiste auquel il ne pardonnait pas ses succès. (...) Fin 1941, il le dénonçait au capitaine Sézille : « Harry Baur est marié à une juive ; sa

filles s'est mariée à un juif algérien nommé Mardoché Mayer... »

Le 9, *Ce Soir* annonce : « Henry Ford est mort » (...) « Contre l'actuel président Truman, il mena campagne contre la participation des États-Unis aux deux guerres contre l'Allemagne. Il dirigeait l'hebdomadaire *The Independent*, violemment antisémite. Le régime hitlérien affecta longtemps de le tenir pour l'un des siens. »

Le même jour, lettre de Lucette Destouches à Henri Mahé pour accepter d'être la marraine de Marine Mahé, fille aînée du peintre : « *Ce rôle de marraine est je le sens le seul qui puisse encore me donner la notion de vivre. (...) Peut-on espérer votre venue ? En devinez-vous l'immense réconfort cette liaison au passé dont la privation nous dessèche l'âme...* »

Le lendemain, première lettre de Céline, conjointement, au docteur Tuset et à Henri Mahé. Céline espère la venue de Zuloaga et de Naud. Il demande des nouvelles du docteur Camus, de Marie Bell, de Georges France, des Mourlet, des Mondain, de Théophile Briant, de Citharel, de Jeannette Le Gallou, du docteur Desse, du peintre Le Floche, de Madeleine Drévilhon et de sa mère, d'André Saudemont, de Philippe-André Crozier, d'Éliane Tayar, de Roger Lécuyer, de Nane Germon, de Germaine Constans, de Marie Bell,. A des nouvelles de Maria Le Bannier et reçoit *Le Goéland* de Théophile Briant.

Les 11, 12 et 13 avril, le journaliste danois Eric Danielsen commence une campagne de protestation dans le quotidien communiste danois *Land og Folk* (directeur : Børge Houmann) contre la présence au Rigshospital de "l'écrivain pro-nazi Céline" ("Fransk Nazi – Forfatte") (*Année Céline 2002*, p. 145)

Le 15, dans *Ce Soir*, page 3 : « 200 mandats d'arrêt dans l'affaire des dénonciateurs juifs. La vaste opération de police déclenchée par la Sûreté Nationale dans l'affaire des dénonciateurs de l'Institut des questions juives, s'est poursuivie hier. »

Le lendemain, *Ce Soir* annonce : « De Brinon a été fusillé au Fort de Montrouge. »

Le même jour, Céline écrit à Milton Hindus : « (...) *Le fait que vous me trouviez styliste me fait plaisir. Je suis cela avant tout – point penseur nom de Dieu ! (...) Je suis bien l'émotion avec les mots, je ne lui laisse pas le temps de s'habiller en phrases... Je la saisis toute crue, ou plutôt toute poétique – car le fond de l'Homme malgré tout est poésie. Le raisonnement est appris – comme il apprend à parler, le bébé chante, le cheval galope – le trot est d'école. Encore est-ce un truc pour faire passer le langage parlé en écrit. Le truc c'est moi qui l'ai trouvé personne d'autre. C'est l'impressionnisme en somme. Faire passer le langage parlé en littérature, ce n'est pas la sténographie. Il faut imprimer aux phrases aux périodes une certaine déformation un artifice tel que lorsque vous lisez le livre il semble que "l'on vous parle" à l'oreille. Cela s'obtient par une transposition de chaque mot qui n'est jamais tout à fait celui qu'on attend... une menue surprise... Il se passe ce qui aurait lieu pour un bâton plongé dans l'eau, pour qu'il apparaisse droit il faut avant de le plonger dans l'eau que vous le cassiez légèrement (...) Pour rendre sur la page l'effet de la vie parlée, spontanée, il faut tordre la langue en tout rythme, cadence, mots, et c'est une sorte de poésie qui donne le meilleur sortilège – l'impression, l'envoûtement, le dynamisme, et puis il faut aussi choisir son sujet. Tout n'est pas transposable – Il faut des sujets "à vif". D'où les terribles risques. »*

Le 19, première lettre à M^e Albert Naud (*Lettres*, 47-24) qui a accepté de se charger de sa défense sur recommandation d'Antonio Zuloaga.

Le 29, J. Le Bret câble : « Dans le Tyrol du Sud, repaire de nazis, j'ai découvert Déat à Bolzano. Le traître se promène tranquillement après avoir longtemps vécu dans un village du Haut-Adige... »



MAI 1947

Le 5 mai, Céline écrit à Marie Canavaggia (*Lettres*, 47-33) : il a reçu les deux ballets demandés. Propose de porter le manuscrit à « Lemécène ». Demande l'adresse de Georges Bloch. A reçu la visite de Lucienne Mornay, journaliste, et Pierre Vals, reporter-photographe, à *Nuit et Jour* qui lui demandent l'autorisation de publier sa "Défense". « *Tout cela représente une danse avec la mort et nul plus que moi n'en est plus las. Vous ne savez pas à quel point. Mais si je cesse de danser une seconde alors la mort m'emporte. J'ai cette certitude depuis des années. – chaque seconde de jour et de nuit. (...) Je vais achever le bombardement de Montmartre. (...) C'est le premier chapitre de Féerie. »*

Le lendemain, *Ce Soir* écrit : « Jean-Michel Renaitour et les "émigrés" de *Je Suis Partout* devant la Cour de Justice. À la première section comparaitra Jean-Michel Renaitour, de son vrai nom Pierre Tournaire. (...) Il donna libre cours à sa haine contre les alliés dans les colonnes du journal de Luchaire, *Les Nouveaux Temps*. »

De son côté, la 7^e section juge par contumace les anciens collaborateurs de *Je Suis Partout* qui se cachent actuellement à l'étranger : « Charles Lesca, ex-directeur du comité de rédaction, conférencier et dénonciateur ;

Alain Laubreaux, qui s'est signalé particulièrement en relatant ses souvenirs de guerre ; Georges Bozonnat, alias Denis de Syracuse ou Georges Danain ; le secrétaire de Georges Claude, Henri Poulain, dit Jean-Loup Dulac, qui réclamait la mort contre le président Édouard Herriot, et Adolphe Villette, dit "Dorsay", ardent propagandiste du P.P.F. »

Le 8, Céline écrit à Henri Mahé : « *On attend donc Pipe qu'il nous donne le diapason. (...) J'ai eu hier d'excellentes nouvelles de Garay-Keystone il est décoré aussi comme Mourlet – de Nonoce aussi Nocetti. (...) Tout ceci me fait penser à Super. Que devient-il ? (...) Que nous fait chier ce Sartre que j'ai connu si quémendeur ! Il m'aurait fait mes chaussures pour que j'accepte de me rendre à une de ses premières, ce que je n'ai jamais fait. C'est encore Denoël qui l'a lancé, le malheureux. (...)* »

► Philippe-André Crozier (1894-1963), surnommé « Pip », rencontré en 1930, assureur international, fils d'ambassadeur et d'une danseuse étoile, compagnon de la danseuse Jacqueline Moreau.

Emery Garaï (Hongrie, 1910-Paris, 2002) : compagnon de la *Malamoa* de Mahé. Photographe chez Keystone, neveu de son fondateur Alexandre et fils du traducteur Ladislav Garaï. Frère d'Henrik Garaï (1893, Tokay, Hongrie), fondateur de l'agence Gallia à Vichy pendant l'Occupation et déporté sans retour le 17 décembre 1943, via Drancy, à Auschwitz (convoi n° 63).

Jacques Mourlet (1917-1972) : négociant en vins à Quimper. Aviateur, ami de Max Jacob. Emprisonné à Quimper puis à Fresnes en 1940. Résistant, arrêté en juin 1944. (Voir *Année Céline* 2002).

Jean Nocetti della Casa (1896-1968) : violoniste et compositeur. Montmartrois. Aurait fui à Rome à la Libération.

Supper : tenancier du "31", Cité d'Antin, avec son associé Gallon, et M^{me} Andrée Blanchet dite Delisi ou de Lisy.

Mi-mai, André Dézarrois écrit à Henri Mahé : « *Heureux d'avoir par vous des nouvelles de l'exilé, qui a envoyé à certains journaux ou personnalités un plaidoyer (J'aurais aimé en avoir un ex.) qui a permis à certains de ces journaux de l'éreinter à nouveau. De temps à autre, on le déclare arrêté, à la veille d'être extradé. On a la chair de poule, car ils sont mauvais et il faut qu'il ne tombe pas entre leurs pattes.* »

Le 9, en première page : « Du Tyrol, J. Le Bret confirme ses révélations : "Déat est ici ! Faites-le arrêter" ai-je dit à la police de Bolzano. – "Nous n'avons pas d'ordres" se bornent à répondre mes interlocuteurs. Flanké de sept gardes du corps armés, le traître menace de mort ceux qui désignent sa retraite. »

Même page : « Déat en fuite. Le journal italien *Unità* annonce que Marcel Déat s'est enfui d'un petit village au nord de Bolzano, dans le Tyrol italien, où il se cachait encore il y a quelques jours. »

Le 11, *Ce Soir* titre : « Mardi, en Cour de justice , Mayol de Luppé, le croisé gammé. »

Le 20, Céline écrit à Gen Paul pour lui annoncer la visite de Mikkelsen à Montmartre. (*Année Céline* 2017, p. 24)

Le 27, Céline a 53 ans.

Le lendemain, on lit page 3 : « Arthur Pfannstiel, espion du Reich, opérait avenue Rapp. "Liaisons culturelles" et délations constituaient sa besogne essentielle. Il est jugé le 16 juin avec ses complices. Vingt et un accusés, trois semaines d'audiences. Tel est le procès monstre qui va s'ouvrir le 2 juin devant la Cour de justice de la Seine : le procès

d'Arthur Pfannstiel, chef de l'état-major de la délation du square Rapp, et de ses complices, ténors de la 5^e colonne.

Né en 1901 en Allemagne, Pfannstiel avait dû quitter Hambourg à 25 ans, compromis dans une affaire de mœurs. Après avoir erré dans divers pays d'Europe, il s'était installé à Paris, fréquentant les milieux littéraires et artistiques de Montparnasse et des politiciens comme André Tardieu. Il publia des livres à partir de 1934, dont *Les Maîtres de l'heure*, *Où va la France ?*, une traduction française de *La Guerre totale* de Ludendorff, une traduction allemande de *Bagatelles pour un massacre* de Céline. Il recevait beaucoup. Parmi ses visiteurs on reconnut un soir l'acteur Robert Le Vigan. En toute tranquillité il travaillait pour le nazisme et épousa Nina Albertilli, une Italienne farouchement francophobe. En septembre 1939, il disparaît et revient après l'armistice de 1940, chargé par Abetz des "relations culturelles avec la France". Puis il dirigea, jusqu'à la fin de l'occupation, les services antijuifs et antimaçons de Paris. Il employait Bordage, Joud de la Jousselinière, Petit, la journaliste Titaïna, qui sera jugée plus tard.

Colonel de l'armée française, directeur du centre mobilisateur du Bourget, Bordage livrait depuis 1935 nos secrets militaires à l'Allemagne. Membre de la Cagoule, il transforma en véritable arsenal sa villa de l'Île de Ré. (...) Il fit appel au sous-officier Petit pour faire déporter M. Lancien et le colonel de Cahuzac, morts à Büchenwald. Espion professionnel, employé par les services de renseignements de toutes les nations, le marquis Joud de la Jousselinière comptait beaucoup d'amis, dont Fernand de Brinon. Il allait chaque semaine en Suisse... vérifier les comptes en banque de Laval ! (...) Les services du square Rapp s'occupaient, en outre de basses besognes de surveillance : activité des

officiers démobilisés, des consuls étrangers accrédités à Vichy. (...) Le 17 mai 1945, Pfannstiel eut l'audace de regagner Paris en avion avec sa femme... et de toucher la prime provisoire de 1.000 francs. On les arrêta six mois plus tard. (...) »

► Sur Arthur Pfannstiel (1901-1984), voir Alain de Benoist, *Céline et l'Allemagne* (Le Bulletin célinien, 1996), *L'Année Céline 1999*, le *Dictionnaire Céline* de Philippe Alméras (Plon, 2004), Fabrizio Calvi et Marc J. Mazurovsky, *Le Festin du Reich, le pillage de la France occupée* (Fayard, 2006). Ayant publié en 1929 chez Marcel Seheur une étude majeure sur Modigliani, dont il resta un spécialiste, Pfannstiel rencontra Céline chez Gen Paul en 1936. Son implication dans l'Office Rosenberg (Dr Bernhard Payr) semble avoir été limitée puisqu'il fut acquitté au procès de l'Einsatzstab Rosenberg (Paris, 3.8.1950).

Le 29, dans *Ce Soir*, en première page avec photo : « Le recteur Roussy suspendu par le Conseil des ministres. Il est inculpé d'opérations frauduleuses au moment de l'échange des billets. Le trafic porterait sur un total de 70 millions. »

Le lendemain, dans *Ce Soir* : « Benoist-Méchin écoute indifférent la lecture de l'acte d'accusation. C'est le procès de toute la "collaboration" qui passe devant la Haute Cour de Versailles. »

Le même jour, première lettre de Céline à Théophile Briant (*Année Céline 2014*, p. 74).



JUIN 1947

Le 1^{er} juin : première lettre (conservée) de Céline à Albert Paraz (*Lettres*, 47-41).

Le 3, début d'une correspondance qui durera jusqu'en avril 1950 (134 lettres) avec Charles Deshayes, jeune journaliste lyonnais. Le 4 juin, Céline renoue par

lettres avec Georges Geoffroy, bijoutier rencontré à Londres en 1915.

Le lendemain, Céline écrit à Henri Mahé sur la visite de l'abbé Duben, les idées énoncées dans *Du Mariage* de Léon Blum, sur Malraux à Saïgon, sur Lautrec et Gauguin, en s'exclamant « *Vive les Juifs et cent mille fois Vive !* » (Henri Mahé, *La Brinquebale avec Céline*, Écriture, 2011, pp. 369-372).

Le 4, page 3, sous le titre « Bordage et seize autres traîtres en Cour de Justice » : (...) « Qui était Pfannstiel ? C'est la personnalité et la vie d'un absent qu'évoque tout d'abord le président Ledoux, puisque l'espion allemand, déféré à la juridiction d'un tribunal militaire, n'est plus dans la salle aujourd'hui. En 1926, dit l'acte d'accusation, Pfannstiel est expulsé d'Allemagne pour une affaire d'homosexualité. En 1935, un certain homme "politique" français lui commande un ouvrage sur le bimétallisme [système monétaire dans lequel deux métaux servent d'étalon, *ndlr*], et l'espion pour occuper ses loisirs, traduit également des œuvres de Ludendorff et de Céline. Pendant tout ce temps, Pfannstiel est en contact avec l'ambassade allemande et la Gestapo. »

Le 6, en première page : « Avant de prendre le poison, M. Roussy avait écrit : "On m'a déféré à la Justice sans me donner le temps de m'expliquer..." Le recteur entre la vie et la mort. (...) L'arrestation du Recteur n'était pas envisagée. »

Le 8, page 3 : « Au procès de la Gestapo "Rapp", l'espion Pfannstiel est entendu à huis-clos à la demande du commissaire du gouvernement Ghosland . Seuls certains officiers peuvent assister aujourd'hui au procès. ».

Le 12, en première page, grand article sur Copenhague, son port, la riche agriculture du Danemark.

Le lendemain, page 1 : « Le Danemark est sans journaux depuis trois mois. » (...) « Les Danois sont à juste titre fiers de leur activité patriotique sous l'occupation allemande. (...) C'est avec une flamme d'orgueil dans le regard que cet éminent professeur à la Faculté de médecine, le D^r Fog – qui est un neurologue éminent – me parle des 50.000 hommes encadrés dans les organisations de la Résistance. (...) »

Le 20, en première page : « Le D^r Epting, qui "réquisitionna" les chefs-d'œuvre français, écroué au Cherche-Midi. Arrêté le 4 octobre 1946 à Stuttgart par les services américains, le D^r Epting, ami personnel d'Abetz, qui fut chargé de confisquer en France les collections les plus importantes de tableaux et d'objets d'art, a été transféré à Paris. Le colonel Roussin (...) l'a fait écrouer à la prison du Cherche-Midi. »

« Xavier Vallat et Darquier de Pellepoix seront jugés en Haute Cour. Non-lieu pour du Paty de Clam (ancien commissaire aux questions juives) et Georges Portmann ancien secrétaire général à l'Information). [Xavier Vallat] est inculpé seulement en vertu des articles 76 et 83 du Code pénal qui ne prévoient qu'une condamnation maximum de cinq ans d'emprisonnement ; le second est accusé d'intelligence avec l'ennemi. »

Le 22, en première page : « Georges Prade, ami du tueur Laffont, avait reçu des Allemands mission d'administrer *Paris-Soir*. Secrétaire général des *Nouveaux Temps* (...), il rend des comptes lundi. »

Page 2 : « "Peut-on assassiner un mort ?" demande William Hartnell au tribunal dans *Meurtre à crédit* (...) film qui a obtenu le Grand Prix de la Critique en Grande-Bretagne. »

Éric MAZET



Un témoignage inédit sur Thorvald Mikkelsen

Cet avocat à la Cour d'appel danoise accepta de prendre la défense de Céline en 1945. Grâce notamment à ses solides relations dans le milieu politique et judiciaire, l'écrivain échappa à l'extradition.

À la demande de son fils Allan, Louise Jensen, née Tønnesen, a, en 1988, évoqué l'époque où elle avait été au service de Thorvald Mikkelsen. Allan Tønnesen a retranscrit fidèlement les souvenirs de sa mère tels qu'il les avait enregistrés. Nous en proposons ici de larges extraits.

L'OCCUPATION

Puis vint le 9 avril [1940], où le Danemark fut occupé. Et il y eut les fenêtres occultées et toutes sortes d'autres choses dont on a beaucoup parlé. Le 17 mai est né notre fils. Mon mari avait perdu son travail dès que les Allemands avaient occupé le Danemark. Les chantiers navals Burmeister et Wain, qui faisaient d'habitude les trois-huit, étaient tombés aux deux-huit. Il y eut des mises à pied et mon mari en fit partie.

CHEZ L'AVOCAT, M^e MIKKELSEN 1, NY VESTERGEDE

Donc, on n'avait pas beaucoup d'argent, et tout ça... Et puis, un jour, on eut des nouvelles des Arnstedt, de Lulu – elle s'était d'ailleurs mariée avec Seidenfaden ¹. Donc, Lulu me demanda d'aller à Chr. Winthers Vej. pour savoir si je ne voulais pas accepter du travail chez Maître Mikkelsen, avocat à la Cour d'Appel.

J'ai donc fait ça, et on m'a reçue. Madame Mikkelsen était française. Ils n'avaient pas d'aide-ménagère. Ils habitaient juste en face de la Place du Palais de Christiansborg ², au numéro 1 de Ny Vestergade.

On a décidé que je me présenterais à 9 heures, après que mon mari serait allé au contrôle. Il rentrerait à la maison pour s'occuper d'Allan. Mon mari m'a dit alors :

« Oui, vas-y, prends ça jusqu'à ce que je retrouve du boulot ! Après, tu n'auras plus à travailler. » Oui, mais ça allait durer vingt et un ans ! Il faut dire qu'on était en pleine guerre, avec de nombreux problèmes. Madame Mikkelsen avait connu la Première guerre mondiale. Ses parents habitaient juste à la frontière. C'est un des coins que les Allemands avaient envahis en premier.

D'une certaine façon, notre situation n'était pas mauvaise, car les Mikkelsen avaient des cochons, et ils mangeaient du cochon. Ils avaient aussi les vergers de Klarskovgaard. Donc on ne souffrait pas spécialement de la situation. Madame Mikkelsen se plaisait à me dire : « Ah, votre mari va avoir un bon morceau de viande ! » À Allan elle offrait des petites choses, par exemple un cheval de bois qui s'appelait Mathusalem, tout comme leur propre petit cheval.

LA MALADIE ET LA MORT DE PAULE MIKKELSEN

Mais, au bout de trois ans, elle est tombée malade. Ils ont fêté leurs noces d'argent. J'étais à Klarskovgaard pour cela. C'est à partir de ce moment-là qu'elle a commencé à aller mal. Elle avait un cancer. On l'a hospitalisée et puis on l'a renvoyée chez elle. Et puis de nouveau hospitalisée et renvoyée à la maison. Et puis on a eu une infirmière à domicile pour s'occuper d'elle, les

derniers mois. Elle a pu ainsi mourir chez elle. Mais ça a été une dure époque, c'était pénible de la voir ainsi. Française comme elle l'était et était restée jusqu'au bout, elle avait une autre vision des choses, du Danemark, de notre façon de vivre. Mikkelsen ne voulait pas comprendre qu'elle était si gravement malade. Et bien que le médecin le lui eût dit, il ne voulait pas le croire...

Moi, j'étais toujours au service de Mikkelsen. Puis nous avons eu une gouvernante. Une d'abord, puis Marie Christiansen, qui est restée là pendant des années, quatorze, je crois.

HABITANTS CLANDESTINS DE NY VESTERGEADE

Il y avait beaucoup de monde chez Mikkelsen. Durant l'Occupation, j'étais la seule à voir tout ça. On cachait des résistants. Ils habitaient là. Il y avait Muus, Jørgen de son nom clandestin, et sa femme, qui était la fille de Monica Wichfeld. Sa mère fut emprisonnée, déportée en Allemagne, où elle mourut. Ils habitaient chez nous et y mangeaient. L'ingénieur Dedichen ³, qui était en contact étroit avec la Résistance, logeait aussi chez nous. D'une façon générale, je ne savais jamais combien de personnes avaient dormi dans l'appartement lorsque j'arrivais le matin. [Suivent plusieurs noms de résistants danois cachés par Mikkelsen, *ndlr*]

À la fin, nous avons eu Louis. Il était français. Il avait été détenu dans un camp de concentration en Allemagne. Il était arrivé au Danemark avec des réfugiés. Il s'était adressé à l'église catholique. Madame Mikkelsen était morte alors. Je crois que c'était le 8 avril 1945, et Louis est arrivé le 13. On venait à peine de nous remettre de ce deuil lorsqu'il a débarqué. Il devait faire le cuisinier. Ça a d'ailleurs bien marché. C'était moi qui allais faire les courses, car il n'osait même pas sortir pour descendre la

poubelle. Il n'osait pas quitter la maison, mais, le soir, Mikkelsen l'emmenait en promenade avec notre chienne, Marianne. Ils faisaient le tour de la Place du Palais de Christiansborg. Louis avait un bandeau noir autour du bras, comme quoi il était sourd et aveugle, il fallait l'indiquer. En fait, il ne l'était pas du tout, mais il ne devait pas dire un mot. Il ne parlait que français. On le gardait donc. Et puis, l'été venu, il alla avec nous à la campagne.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

La guerre était finie à présent. Le matin du 5 mai, je suis allée chez Mikkelsen. Je croyais qu'il aurait été très heureux, très content. Eh bien, pas du tout ! « Oui, mais maintenant il faut en aider d'autres ! » me dit-il. Et c'est ce qui est arrivé. Il est entré en relation avec l'écrivain français Céline, et, à cause de lui, il a eu des tas d'ennuis. Ça s'était fait par l'entremise de l'église catholique, de l'évêque Suhr ⁴. Il a eu beaucoup d'ennuis avec lui. Céline était emprisonné. Il était à la Vestre Fængsel. Mikkelsen essayait de l'en faire sortir, s'adressait au gouvernement, faisait toutes sortes de démarches. Les Français voulaient qu'on l'extrade, car c'était un traître, il avait trahi sa patrie. La France exigeait son extradition, mais Mikkelsen s'y opposa. Il en devint très impopulaire et se brouilla même avec beaucoup de gens à cause de Céline.

Per Federspiel ⁵ avait aussi habité chez nous. Il aida Mikkelsen dans cette affaire, etc. Lui [Céline] passa sept ans ici ⁶. Il resta en prison la plupart du temps ⁷, mais, après sa libération, il alla habiter à Klarskovgaard, à « Skovly », lui et sa femme, Lucette. Ils ont aussi été souvent à Copenhague. Ce n'était pas un homme symathique. Mikkelsen en était d'ailleurs conscient. Mais chaque fois que nous lui en parlions, il nous disait : « Il deviendra

un classique ». C'était toujours ça qu'il disait.

Mais quand il est rentré en France, Céline a écrit un livre sur son exil au Danemark. Il prétendait qu'il avait logé dans un cul-de-basse-fosse, sans chaleur ni nourriture. Ce n'était pas vrai, car il avait été hébergé à « Skovly », et « Skovly » est devenu par la suite la maison de Bodil Ipsen ⁸ et s'appelle encore aujourd'hui « La Maison de Bodil Ipsen ». Elle y passait l'été. Après le départ de Céline, la maison a dû être considérablement remise en état. Ils avaient dix ou douze chats, qui entraient et sortaient, et deux ou trois chiens ⁹, et ils avaient tellement abîmé la maison, lui et sa femme, avant de partir.

Traduction & notes : François MARCHETTI

1. Alix Emilie Arnstedt, dite Lulu (1914-1993), avait épousé Gunnar Seidenfaden (1908-2001), diplomate et botaniste. Il était un des fils de Aage Seidenfaden (1877-1966), directeur de la Police de Copenhague au moment où Céline fut arrêté en décembre 1945.

2. Siègne du Parlement danois.

3. Herman Dedichen (1896-1958), ingénieur. Petit-fils d'Edvard Brandes. Grand actionnaire du journal *Politiken*. Francophile. Fin connaisseur de littérature française. Peu favorable à une éventuelle extradition de Céline.

4. Theodor Suhr (1896-1977), curé de la paroisse catholique de Copenhague. Évêque à partir de 1953.

Ici, donc, Louise Jensen anticipe.

5. Per Federspiel (1905-1994), juriste et homme politique. Grand résistant. Ministre des Affaires Spéciales lors de l'arrestation de Céline. S'opposa fermement à son extradition.

6. En réalité, six ans.

7. Céline a été emprisonné pendant environ quatorze mois, entrecoupés de séjours à l'infirmerie et à l'hôpital. Voir à ce sujet l'article de Christian Senn, « Escapade à Klarskovgaard », dans le BC de décembre 2006.

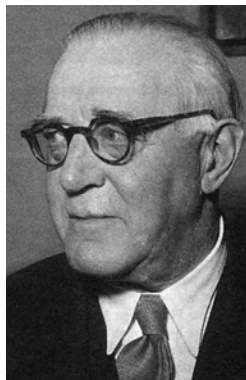
8. Bodil Ipsen (1889-1964), célèbre actrice, proche amie de Thorvald Mikkelsen. Aucun rapport de parenté avec l'auteur dramatique norvégien Henrik Ibsen.

9. Non. Un chien seulement : la célèbre Bessy, dont Céline raconte la mort dans *D'un château l'autre*, deux émouvantes pages d'anthologie.

Qu'on me permette de donner encore un exemple de la générosité de Thorvald Mikkelsen : ayant remarqué les dispositions pour le dessin chez le jeune Allan Tønnesen, il lui fit donner des leçons particulières qu'il paya de sa poche. Brillant historien, Allan Tønnesen est aussi un peintre et graphiste de talent.

Je le remercie vivement de m'avoir communiqué le témoignage de sa mère et d'en avoir autorisé la publication dans le *Bulletin célinien*.

Ci-dessous : Louise Jensen, née Tønnesen (1907-1995) et Thorvald Mikkelsen (1885-1962).



Société d'études céliniennes

Colloque de Bruxelles

Académie Royale de Belgique

1^{er} au 4 juillet 2020



Céline et les arts

L'Art, sous ses formes majeures (peinture, musique, danse...) traverse non seulement tous les livres de Céline, mais est aussi constamment présent dans sa correspondance ou les entretiens qu'il a accordés. On sait le choc qu'a provoqué en lui un tableau de Jérôme Bosch, sa passion pour la danse et les danseuses, son travail acharné pour trouver à chaque ligne la « petite musique » de son style, mais on pourrait citer aussi l'émotion qui était la sienne au souvenir des dentelles de sa mère et bien d'autres aspects encore. En choisissant pour thème de son Colloque 2020 à Bruxelles « Céline et les arts », la Société d'Etudes Céliniennes veut mettre en lumière la richesse inépuisable de cet aspect de son œuvre.

Cotisation pour l'année 2020 : 45 € (étudiants : 25 €)

M. François Gibault
Président de la SEC
3 rue Monsieur
75007 Paris
gibaultfrancois@gmail.com